

La tsanfon dai mechondzé : (Gruyère vaudoise)

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 28

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199458>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pour le lieu du sinistre. Arrivée à Brethonières, on s'arrêta pour donner l'avoine aux chevaux, et... prendre un verre « en passant ».

La tsanfon dai mechondzé.

(Gruyère caudoise.)

1. Iou ché ouna tsanfon,
Liron lan fa, fa la liron.
Iou ché ouna tsanfon,
Qu'è tota dè mechondzé.
2. Qu'è tota dè mechondzé. (bis.)
Por on mot dè veré
Liron lan fa, fa la liron.
Por un mot dè veré
L'ai jena thun dè mechondzé.
3. L'ai jena thun dè mechondzé. (bis.)
J'alli dein on pai
Liron lan fa, fa la liron.
J'alli dein on pai
Que l'ai iavai ne thi, ne terra.
4. Que l'ai iavai ne thi, ne terra (bis.)
L'ai iavai qu'è on perai
Liron lan fa, fa la liron.
L'ai iavai qu'è on perai
Tot tserdzi dè tsathagné
5. Tot tserdzi dè tsathagné (bis.)
L'ai dseti mon bathon
Liron lan fa, fa la liron.
L'ai dseti mon bathon
Tsesoi qu'è dai j'alogné.
6. Tsesai qu'è dai j'alogné (bis.)
Vayo veni l'anlian
Liron lan fa, fa la liron.
Vayo veni l'anlian
A quo lé ravé iran.
7. A quo lé ravé iran (bis.)
Iou lai hutchi chon tsin
Liron lan fa, fa la liron.
Iou l'ai hutchi chon tsin
Sa tchivra mé vun moirdré.
8. Sa tchivra mé vun moirdré (bis.)
Mé moirsa lo talon
Liron lan fa, fa la liron.
Mé moirsa lo talon.
Choagni per ou'n orode.
9. Choagni per ou'n orode (bis.)
J'alli vai lo barbai
Liron lan fa, fa la liron.
J'alli vai lo barbai
Ver chi que fa la taila.
10. Ver chi que fa la taila (bis.)
Por que mé fatch' on podju
Liron lan fa, fa la liron.
Por que mé fatch' on podju
Por bouta mon orode.
11. Por bouta mon orode (bis.)
Lé cherveinté étan à dzò
Liron lan fa, fa la liron.
Lé cherveinté étan à dzò
Le dzenedé felávan.
12. Le dzenedé felávan (bis.)
Lé garçons éthan au boiton
Liron lan fa, fa la liron.
Lé garçons éthan au boiton
Et lé pouer fochéravan.
13. Et lé pouer fochéravan (bis.)
La palla ché trossaie
Liron lan fa, fa la liron.
La palla ché trossaie
Ma tsanfon d'è fournaite,

Traduction.

LA CHANSON DES MENSONGES.

1. Je sais une chanson
Qui est toute de mensonges.
2. Pour un mot de vrai
Il y en a cent de mensonges.

3. J'allai dans un pays
Où il n'y avait ni ciel, ni terre.
4. Il n'y avait qu'un poirier
Tout chargé de châtaignes.
5. J'y jetai mon bâton
Il ne tomba que des noisettes.
6. Je vois venir l'ancien
A qui les raves étaient.
7. Je lui huchai son chien
Sa chèvre me vint mordre.
8. Elle me mordit le talon,
Je saignai par une oreille.
9. J'allai chez le barbier,
Chez celui qui fait la toile,
10. Pour qu'il me fasse un *podzu*
Pour mettre mon oreille.
11. Les servantes étaient perchées,
Les poules filaient.
12. Les garçons étaient au *boiton*,
Les cochons *fossayaient*.
13. La *pelle* s'est cassée,
Ma chanson est finie.

Bon appétit !

Les anciens almanachs, particulièrement ceux du XVIII^e siècle et même ceux du commencement du siècle passé, contiennent des choses véritablement incroyables et il fallait que les lecteurs de cette époque possédassent une dose de crédulité peu commune, pour avaler de pareilles couleuvres.

Tantôt ce sont des monstres marins ayant des formes épouvantables, aperçus « avec terreur » sur tel ou tel point d'une côte éloignée, tantôt sous la rubrique de « Fécondité extraordinaire » vous pouvez lire qu'en Hanovre ou en Espagne une heureuse mère a mis au monde 12 enfants et même plus, etc.

Voici, pour amuser quelques instants nos lecteurs, un récit tiré du *Messenger boiteux* de Berne et Vevey de 1802.

EXEMPLE D'UNE GRANDE VORACITÉ

On lit dans le *Courrier* de Londres du 15 août 1800, l'article suivant sous le titre de « Voracité » :

« Il y a actuellement dans les prisons de Liverpool un Polonais vorace, âgé de 21 ans, qui a été fait prisonnier sur un bâtiment français. Cet homme avait huit autres frères, tous nés d'un père qui leur avait donné en apanage sa voracité et son indigence. Ils furent obligés de se faire soldats pour pouvoir vivre. Charles Domery, dont il est ici question, commença dès l'âge de 13 ans à sentir les effets du besoin de manger au delà de la règle ordinaire du plus gros appétit des hommes. Outre deux rations qu'on lui passait de plus qu'aux autres soldats, il n'eût pu vivre si les camarades n'eussent encore ajouté de leur subsistance à ses besoins. Etant au camp, si la viande et le pain ne lui étaient pas donnés comme d'usage, il y suppléait en mangeant chaque jour cinq livres d'herbe, des chiens et des chats, des rats vivants qui lui écorchaient les mains et le visage. Il était au service de la Prusse lors du siège de Thionville. Comme les vivres étaient rares, il déserta aux Français. Sa voracité fut bientôt connue dans toute l'armée française et on se plaisait de lui apporter des chiens, des chats, des rats qu'il mangea vivants ainsi que des chandelles dont il avalait même la mèche. Cet individu fut du nombre des soldats embarqués pour l'expédition d'Irlande. Dans le vaisseau, il faisait une consommation épouvantable de tout ce que les matelots et soldats se retranchaient de vivre pour lui donner et lorsque le vaisseau, le *Hoche*, où il se trouvait, fut obligé de se rendre, après un engagement très opiniâtre, se sentant dévoré par la faim, il trouva sur le tillac la jambe d'un homme emportée par un coup de canon; il la dévorait avec sensualité lorsqu'un matelot, révolté par

ce spectacle, lui arracha ce membre et le jeta dans la mer. On lui a vu souvent manger un foie cru de bœuf, trois livres de chandelles et quelques livres de bœuf cru en un seul jour.

« Le docteur Johnston eut la curiosité de l'aller voir et de juger de son appétit. En présence de l'amiral Child et de son fils, de M. Foster et autres personnes, M. Johnston lui a vu manger en un jour quatre livres de mamelles de vache crues, cinq livres de bœuf cru, douze livres de suif et boire cinq bouteilles de porter (bière), ce qui fait au total vingt-six livres de chair ou de graisse, y compris la bière, qu'il a avalées en un jour ».

Quel estomac d'autruche !

Onna priyira.

Monsu lo menistre reincontre on dzo pè la tserraira on gaillà que travaillivè adé pè lè bou; fasai don lo boutséron, pregnai dàt tatsès de la coumouna et tandi lo travau, cutschivè dein 'na capita et on lo vèyai à lo veladzo qu'è dè sa-t'ein quatorze, quand vegnai queri dè la medzaille.

Cè gaillà, qu'on l'ài desai Paivron, n'allavè don quasu jamé à lo predzo et lo menistre profita dè cein que lo reincontravè po l'ài fèrè on petit sermon :

— Dis-vai, l'ami Paivron, que l'ài fà, coumeint cein va-te que ne t'è vayo jamé à lo predzo : mè seimbllo que te devètrè avai mè dè cousons dè te n'ama, na pas la laissi allà dinse à la perdechon. kà, su sù qu'avoué lo meti que te fà, te ne priyè papi on iadzo dè tota la senanna, sà-tou, à lo mein 'na bouna priyira po la poi derè !

— Oh ! se chet, monsu lo menistre, y'ein s'è 'na tota cràna : l'est elia que dient ti lè matins, cliào que vont pè lè bou, coumeint mè !

— Eh bin, dis-la vai ? po vaire.

Bon Dieu, fà crétrè tant que te pào :

Dào fràno, dào plliàno, dào tsàno,
Dào pommài, dào pèrai, dào coudrai,
De l'àiili, dào nøyi, dào tsatagni,
De l'ein grelliai, dào corniolai,
Dào vouargno qu'aussè bio segnon,
Dè la vouabllia, dào savougnon. Amen !

Boutades.

Mot d'enfant.

Toto est morigéné par sa bonne.

— Vous n'êtes pas honteux, à votre âge ! Il vous faut une bonne pour lacer vos bottines ? Comment ferez-vous quand vous serez soldat ?

Et Toto, qui se rappelle les promenades à la Pontaise :

— Avec ça qu'ils n'en ont pas, eux, des bonnes, les soldats !...

— C'est incroyable, les traits de naïveté que l'on peut recueillir en suivant des époux dans leur voyage de noces. Les époux X. faisaient le leur en Italie, — c'est la mode, — et, en arrivant à Gènes, madame voyait, pour la première fois de sa vie, la mer !

— Étonnant, étonnant tant d'eau que ça, dit-elle à l'époux.

— Et encore tu ne vois que le dessus !

Dans une de nos petites villes, à l'occasion d'un concert donné par la fanfare locale.

Le journaliste de l'endroit rédige le compte-rendu du concert.

« Notre fanfare a brillamment exécuté, etc. »

— « Brillamment », me semble un peu excessif, lui dit un ami.

— Bah ! je risque cette expression, ... les instruments étaient si bien astiqués.

La rédaction : J. MONNET et V. FAYRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloua-Howard.